

BERNARD HOVOT

CES MORTS QUI NOUS APPRENNENT A VIVRE

Récits de fins de vie



CES MORTS QUI NOUS APPRENNENT A VIVRE

Accompagner un proche en fin de vie
est une belle école de vie, même si
c'est parfois difficile et douloureux.
Ce recueil de scènes vécues auprès de
mourants et les paroles échangées avec
eux en donnent un témoignage concret
qui nous invite à mieux vivre dès
maintenant et à préparer notre
propre fin de vie pour en faire un moment
de gratitude et d'action de grâce



L'auteur :

Bernard HOVOT, Ancien élève de l'école Polytechnique,
diplômé de la Harvard Business School,
a été cadre de Hewlett-Packard France,
conseiller technique du Maire de Lyon et Délégué
général de la Fondation Entreprise Réussite Scolaire



Prix TTC : 12 €

CES MORTS QUI
NOUS APPRENNENT
A VIVRE

DU MEME AUTEUR

Cœur de Prof, l'année sabbatique d'un cadre sup dans l'enseignement secondaire, récit autobiographique,
Editions Calmann-Lévy, 1991 – Prix enseignement et Liberté

Utérus business, roman d'anticipation sur la bioéthique
Bernard Houot Editeur, 2010

Assureur d'emplois, essai pour vaincre la précarité
Bernard Houot Editeur, 2011

Correspondance amoureuse de Zélie et Adrien avant leur mariage en 1901, document historique
Bernard Houot Editeur, 2011

Ecrits, de bonne heure
Une ville, de bonne heure
Visages et rencontres, de bonne heure
Des pensées qui bénissent
4 Recueils de poésie illustrés
Bernard Houot Editeur, 2013 et 2022

La grossesse de ma sœur, récit d'une première grossesse
Bernard Houot Editeur, 2014

Ambition civique, récit d'une élection
Bernard Houot Editeur, 2017

Le martyr de Restitue
La découverte du sarcophage,
2 Bandes dessinées sur la première martyre de Corse
Bernard Houot Editeur, 2018

Splendeurs de la démocratie !
Pamphlet
Bernard Houot Editeur, 2022

Vous trouverez tous ces ouvrages sur le site www.houot.com/editeur
avec la possibilité d'en télécharger certains directement.

Bernard HOVOT

CES MORTS QUI NOUS APPRENNENT A VIVRE

*Récits de fins de vie
et considérations sur la vie et la mort*

Ouvrage publié par :
Bernard Houot Editeur
2 quai Saint Antoine 69002 LYON
Tél : 06 60 59 31 70
<https://www.houot.com/editeur>

ISBN 979-10-97343-42-2
Dépôt légal Janvier 2024
Imprimé en France
@Bernard Houot, 2024

*La vie nous est donnée pour chercher Dieu,
La mort pour le trouver,
La vie éternelle pour le posséder.*

Saint Grégoire le Grand

PROMENADE AU CIMETIERE

Octobre 1993

Je suis à Eloyes dans les Vosges pour fêter les 85 ans de mon père, peu avant la Toussaint.

A la sortie du village, au milieu de grands prés que domine une forêt de hêtres plantée au flanc d'un massif de grès rose, s'étend le cimetière du village. C'est ici, derrière un long mur, que reposent à l'ombre de quelques cyprès la plupart de mes aïeux paternels.

Je m'y promène avec César, mon fils cadet. Pendant plus d'une demi-heure nous parcourons ce lieu en tous sens.

Un vase d'azalées, gîlé par le vent, est couché sur une tombe voulant sans doute rejoindre les morts qu'il doit honorer. Ailleurs, c'est un pot brisé qui répand sa terre au pied d'une plaque de marbre luisante. Plus nous avançons vers l'extrémité du cimetière, plus le désordre est impressionnant, comme si un démon furieux avait voulu briser la verticale insolence des objets placés sur les tombes.

Comprenant sans doute que la mort n'est pas qu'un enfouissement, César court d'une tombe à l'autre pour faire le ménage. Ignorant les usages du fait de son âge, se jouant des obstacles qui barrent les allées, s'amusant à sauter d'un bloc de pierre à l'autre, courant vers les désordres qu'il a repérés, il trouve son bonheur à remettre d'aplomb ce qui, par la fureur des cieux, a été chaviré. Il relève les bouquets renversés, redresse les croix penchées, déplace les plaques égarées, efface peu à peu les dégâts provoqués par le vent, trouvant sans doute que ceux causés par la mort suffisent bien pour peiner les vivants.

Tandis que nous avançons, le gravier des allées crisse sous nos pas, signalant aux morts notre présence en ces lieux.

L'ordre revient peu à peu. L'ordre des cimetières. Celui des fleurs artificielles, figées dans leur hommage raide, celui des regrets éternels posés droit sur le granit, celui des blocs de marbre gris sur lesquels sont gravés en lettres dorées les noms des trépassés, celui des bacs alignés le long des rues désertes de cette ville des morts.

En voyant mon fils se livrer à ce travail de propreté, avec la vitalité de ses jeunes années, j'imagine le combat livré par la vie aux forces de la mort. J'éprouve en même temps l'étrange sentiment de traverser le temps comme un privilégié, sous le regard curieux de ceux dont les noms s'étalent sur les pierres.

Non loin de nous, un fossoyeur dégage une tombe, avec l'indifférence du professionnel habitué à chambouler les morts. Pour lui, les chers défunts ne sont que des caisses de bois ou quelques os épars qu'il faut caser au mieux. Je le regarde s'éloigner d'une tombe fraîchement cimentée, poussant sa brouette fatiguée qui gémit à chaque tour de roue. Il disparaît derrière un tas d'ordures. Je me demande s'il vide les restes de quelques vies ou s'il vient y puiser l'engrais propre à entretenir les fleurs qui poussent le long de quelques allées. Qui peut dire si un fossoyeur s'occupe de la vie ou de la mort ?

Sorti de là en serrant la main chaude de César, je me sens accroché au vivant.

Nous reprenons nos vélos posés contre un cyprès. Nos roues se remettent à tourner et nos vies, à leur tour, cahotent sur la route en grinçant à chaque tour de pédale.

Nous avons passé un moment merveilleux, quoique étrange. C'était la veille de la Toussaint. Cette visite fut l'hommage que nous rendîmes cette année-là à nos chers disparus.

FIN DE VIE DE MON PERE

DERNIERS MOIS DE VIE

Eloyes, le 4 avril 2005

Je viens de rejoindre l'une de mes sœurs afin de fêter avec elle les 97 ans de notre père.

Avec Papa, la conversation est très sommaire, voire quasi impossible. Il est le plus souvent devant sa télévision, enfermé dans sa demi-surdité et ne s'intéresse plus à grand-chose ni à grand monde. Il sommeille une grande partie du temps pour ne se réveiller qu'au rythme des repas et des journaux télévisés.

Faut-il s'en offusquer ? Faut-il lui reprocher ce peu d'intérêt qu'il porte aux personnes ?

Il vit les dernières années de sa vie sans grande infirmité ni angoisse apparente. Il n'a jamais été très expansif et a toujours eu beaucoup de pudeur et de difficulté pour exprimer ses sentiments. Mais il a été un homme droit et fiable. Et il a veillé à ne pas nous importuner avec ses infirmités ou ses ennuis de santé. Il ne se plaint pratiquement jamais, même quand tout n'est pas rose pour lui.

Aller à Eloyes, passer quelque temps auprès de lui ne me pèse pas. C'est une présence que je reçois de lui et c'est une présence que je lui donne. Je regarde celui qui m'a donné la vie et je m'étonne de le voir vieux mais encore si robuste.

Ma sœur semble avoir plus de difficulté. Elle voudrait qu'il parle, qu'il lui dise au moins merci parce qu'elle est venue de loin pour le voir et prendre soin de lui pendant quelques jours. Elle attend un signe de reconnaissance pour sa présence et son travail auprès de lui, mais elle n'obtient que des remarques sur ce qui

manque : le sucre par exemple qui n'est pas sur la table... ou autre chose du même acabit que Papa repère avec une étonnante précision. Elle ne comprend pas que notre père soit comme ça, si peu sociable et si peu sentimental. Elle prend cette indifférence et ces remarques comme une sorte de reproche et s'en offusque. Elle voudrait que Papa soit autrement. Elle ne parvient pas à l'accepter tel qu'il est et à en rendre grâce. C'est quand même lui qui nous a transmis la vie ! C'est un cadeau autrement plus grand que celui de recevoir un merci pour un petit plat bien mitonné ou pour une visite de temps à autre.

Papa ne prend plus beaucoup soin de son hygiène et de son apparence physique. Faut-il également s'en offusquer ? On peut l'aider à être propre – c'est ce que nous faisons quand nous sommes là – et ne pas en parler. On peut l'inviter à mettre une plus belle chemise, à mieux se raser sans pour autant se fâcher s'il ne le fait pas spontanément. Il n'est pas réticent à ce qu'on l'aide. Mais il ne persévère guère pour mieux s'habiller ou avoir une meilleure hygiène, quand on n'est plus là,

Personnellement, je n'ai aucun acharnement à vouloir changer ses habitudes, ou à vouloir prolonger sa vie par des opérations ou des traitements qui feraient de lui un objet de soin – ce qui me valoriserait peut-être mais qui n'aurait que peu d'intérêt pour lui. Je ne souhaite qu'une chose. C'est qu'il finisse sa vie sereinement, comme il l'entend, sans qu'on l'empoisonne avec des traitements et des soins qui prolongeraient peut-être ses jours mais en lui faisant violence ou en diminuant son autonomie. N'a-t-il pas le droit de vivre ses derniers mois ou ses dernières années à son rythme et chez lui, avec la fierté de n'être à la charge ni de ses enfants ni d'un personnel médical ?

Il nous redit souvent qu'il a eu une vie bien pleine et que cela lui suffit. Dans le silence de sa maison ou dans le bruit de sa télévision, il a déjà commencé en quelque sorte à quitter ce monde.

Ces instants auprès de lui font ressurgir en moi les paroles d'un ami philosophe : quand on côtoie des êtres qui ne sont pas faciles ou qui sont différents de nous, il faut les prendre tels qu'ils sont et se réjouir simplement de leur existence. Car prétendre les changer, c'est perdre sa sérénité et s'enfermer dans un comportement qui bride notre propre liberté en le faisant dépendre du passé.

Remiremont,, septembre 2005

Papa, qui a fêté ses 97 ans en avril, a décidé d'offrir un beau cadeau à ses six enfants. Nous sommes invités à nous rendre chez son notaire dans les Vosges pour signer l'acte de donation de tous ses biens – terrains, bois, maisons, portefeuille d'actions – qu'il souhaite nous transmettre en ne gardant pour lui qu'un droit d'usage de sa propre maison. Il est encore en bonne santé, en possession de tous ses moyens, et il a décidé de régler sa succession de son vivant pour nous éviter tout souci s'il venait à décéder.

C'est un moment familial émouvant que nous vivons autour de lui chez son notaire. Ce dernier, impressionné par ce geste et par notre entente familiale, nous offre l'apéritif dans son étude avant que nous n'allions déjeuner ensemble au restaurant.

Eloyes, début 2007

Plusieurs mois après cette belle réunion chez son notaire, Papa, qui vit seul au premier étage d'une grande bâtisse dont le rez-de-chaussée est un entrepôt, fait une chute et doit être hospitalisé. Il n'a pas de blessure, mais le médecin nous conseille de ne plus le laisser seul dans sa maison.

Le problème, c'est que notre cher père ne veut pas avoir en permanence quelqu'un à domicile pour prendre soin de lui. Par ailleurs, un essai de montre-bracelet relié à un centre de télésurveillance n'a pas été très concluant : en se retournant dans son lit, il a déclenché l'alarme sans le vouloir et s'est trouvé à 3 heures du matin face à deux pompiers – qu'il n'a pas très bien accueilli, on le comprend ! Du coup, il envoie au diable son bracelet et refuse tout dispositif de télésurveillance.

Nous réfléchissons en famille pour trouver une solution, car nous savons que s'il venait à se blesser et à mourir dans sa maison, nous serions gravement fautifs pour ne pas avoir pris les dispositions nécessaires pour assurer sa sécurité.

Quelques semaines plus tard, une nouvelle chute suivie d'un examen médical à l'hôpital de Remiremont précipite notre décision. Sur la recommandation du médecin qui accepte de le garder dans son service le temps qu'il faudra, nous cherchons une maison de retraite ou un EPHAD qui veuille bien l'accepter. Après en avoir parlé entre frères et sœurs, nous décidons de choisir un établissement à Lyon, une ville facile d'accès tant pour mes frères parisiens que pour mes sœurs installées dans le midi. Comme ma femme et moi sommes installés dans cette ville, cela nous permettra, à nous et à nos enfants, d'être proches de lui pour lui faire des visites.

Avec ma sœur aînée, nous nous mettons au travail. Nous trouvons assez vite de la place dans un EPHAD du 9^{ème} arrondissement de Lyon qui nous a été recommandé. A Papa, nous annonçons qu'il va aller dans une maison de convalescence pour se rétablir. C'est un petit mensonge qui permet de lui faire quitter l'hôpital sans trop l'inquiéter.

Le jour convenu pour son entrée, nous le conduisons dans cet établissement. C'est l'heure du repas et les pensionnaires font la queue à l'entrée de la salle de restaurant. La plupart sont en

fauteuil roulant ou s'appuient sur des cannes ou un déambulateur.

« Qu'est-ce qu'il y a comme handicapés dans cette maison ! » s'exclame notre père devant ce spectacle. Il se trouve très valide comparé à la plupart des personnes qu'ils découvrent là. Nous l'installons sans qu'il manifeste trop de récrimination. Mais pendant longtemps, à chaque visite, il nous demandera avec insistance : « Quand est-ce que vous me ramènerez dans ma maison d'Eloyes ? »

Ainsi se passent plusieurs mois sans trop de difficultés jusqu'à ce qu'un accident lui arrive.

DERNIERE SEMAINE DE VIE

Samedi 5 janvier 2008

Quelques mois après son entrée à l'EPHAD de la Résidence Margaux à Lyon, nous apprenons que Papa s'est cassé le fémur en glissant dans sa chambre et en heurtant le cadre métallique de son lit. Cela s'est passé ce vendredi 4 janvier vers 7 heures du matin.

Transporté d'urgence à l'Hôpital Edouard Herriot de Lyon, il a été opéré dans la nuit. L'intervention sous anesthésie générale a duré une heure et demie. Le chirurgien lui a posé une tige métallique pour réaligner et solidariser les deux morceaux du fémur cassé ainsi qu'une vis pour plaquer le haut du fémur contre le col.

A cent ans moins trois mois, c'est une rude épreuve pour lui.



Ce samedi matin, son réveil se passe plutôt bien. Je trouve même Papa plus lucide et plus bavard que d'habitude. Il ne manifeste pas de signe particulier de souffrance alors que la veille, avant l'opération, il se tenait la jambe en gémissant. Son appétit semble cependant avoir disparu. Il n'a rien voulu avaler de son repas de midi, sinon une crème à la vanille avec un peu d'eau et de vin complété par un gobelet de café bien sucré.

Le soir, Papa me raconte en souriant qu'il a fait de beaux rêves dans l'après-midi. Il s'est souvenu du temps où il faisait partie d'une troupe de théâtre animée par un prêtre de St Jo, le Père Jean Rhodain, qui fondera plus tard le Secours Catholique et deviendra Monseigneur Rhodain.

- Ah ! j'aimais bien le théâtre quand j'étais jeune !

- Et qu'est-ce que tu jouais ?

- J'ai joué « le voyage de Monsieur Perrichon ». On donnait cette pièce à la salle Saint Maurice d'Epinal.

- Et quel rôle avais-tu ?

- Eh bien, celui de Monsieur Perrichon ! me répond-il comme si cela allait de soi.

J'ose une question un peu plus risquée (!) :

- Y avait-il des jeunes filles dans la pièce ?

- Je ne m'en souviens pas. Peut-être que oui.

- Tu avais quel âge ?

Papa réfléchit...

- 17 ans ?

- Oui, par-là !

C'est la première fois depuis bien des années que je vois Papa si loquace. Mais après un moment, il semble perdu. Il agite les mains dans le vide comme pour saisir un objet imaginaire qui passerait devant lui et me demande :

- Mais où je suis ?

Puis :

- Et qui va me reconduire à Eloyes ?

- Il redevient un peu plus calme :
- Tu t'ennuies ici ? lui demandé-je à mon tour.
- Il soulève les bras et les laisse retomber en signe de résignation et d'impuissance.
- Qu'est-ce que j'y peux ? Il faut bien que je m'y fasse.
 - Ici, tu es bien soigné.
 - Oh oui, je suis bien soigné, marmonne-t-il.

Dimanche 6 janvier

Le lendemain dimanche, j'arrive en début d'après-midi. Papa n'a pas encore mangé. L'infirmière me dit qu'il a eu une nuit très agitée. Je le vois crispé, tendu et grimaçant. Est-ce la douleur ? Je lui pose la question :

- Tu as mal quelque part ?
 - Non, ça va, me répond-il.
 - Tu ne souffres pas de ta jambe opérée ?
- Il met la main sur sa jambe droite.
- J'ai mal à la jambe, la droite, me dit-il.

Il poursuit :

- On m'a remis en place le fémur en me mettant une tige.

Et il mime en même temps, avec ses doigts, le réalignement des morceaux du fémur cassé.

L'infirmière m'indique qu'il est sous morphine et que la douleur est sans doute supportable.

Son repas arrive vers 13h30. J'essaie de lui faire avaler un peu de soupe. Il boit une gorgée et me fait signe de la main que ça suffit.

Ma sœur Françoise et son mari arrivent d'Aix en Provence. Nous tentons de nouveau de faire avaler quelque chose à notre père, qui accepte quelques cuillerées de crème caramel, mais c'est tout.

Nous insistons à plusieurs reprises et parvenons après un certain temps à lui faire reprendre quelques cuillerées et à lui

faire boire un peu d'eau et de vin. Nos efforts ne parviennent pas à le convaincre à s'alimenter davantage.

- Je n'ai pas faim, répète-t-il.

Il émet de petits râles et semble respirer difficilement comme s'il était essoufflé. Il s'agite, grimace et renvoie de l'air à travers ses lèvres qu'il serre et aplatit sur ses gencives car on lui a retiré son dentier.

Je m'avance à risquer une proposition :

- S'il y a un aumônier ici veux-tu qu'il passe te voir ?

Pas de réponse de sa part.

Il semble très fatigué et somnole à demi-inconscient. Je laisse Pierre et Françoise avec lui et m'esquive pour retourner à la maison.

Quand je reviens le soir, je dois attendre un grand moment dans le couloir avant de pouvoir entrer dans sa chambre. Une infirmière et un aide-soignant lui remettent sa sonde urinaire. Ils craignent que sa vessie ne fonctionne pas, le débit urinaire étant particulièrement faible.

Après plus d'une demi-heure d'attente, je peux enfin entrer. Papa souffre visiblement. Il est très crispé. L'infirmière me dit que la pose de la sonde a été difficile et douloureuse. Elle termine son intervention en lui faisant une prise de sang avant que le repas du soir n'arrive.

Impossible de faire avaler à Papa quoi que ce soit. Après bien des efforts, je parviens à lui faire prendre quelques cuillérées de compote, puis une gorgée de vin mélangé à de l'eau et quelques centilitres d'eau sucrée. Papa grimace, serre les doigts en les croisant sur son ventre, tente de maintenir ses yeux fermés sans parvenir à trouver le calme et le sommeil.

Face à mon père qui souffre, je me sens impuissant et désespéré. Que puis-je faire ? Je reste un moment, silencieux en posant ma main sur son bras. Puis je l'embrasse avant de le quitter.



Lundi 7 janvier

Ce matin, en arrivant au pavillon où il se trouve, je trouve la chambre vide. Papa a disparu et son lit n'est plus là. C'est un choc. J'imagine le pire. Les soignants me rassurent en me disant qu'il est à la radio pour une échographie des reins.

Après une longue attente, Papa arrive sur son lit poussé par deux brancardiers.

Il se plaint de la jambe gauche qui le fait souffrir au niveau de la hanche. Aurait-il autre chose qu'une fracture du fémur droit ? Je cherche l'infirmier. Il a fini son service et je dois attendre qu'il passe ses consignes à un autre infirmier pour signaler les douleurs dont Papa se plaint.

Soigner son père, c'est quoi ? Une présence. Peu de paroles. Quelques gestes d'aide pour le faire boire, changer l'inclinaison de son lit, caler son buste et sa tête contre les oreillers, lui donner quelques becquêtes de yaourt ou de compote. Et puis, c'est le veiller patiemment en espérant qu'il va se détendre, sommeiller un peu et oublier ses douleurs.

Mes frères et sœurs me remercient de mon dévouement et de ma présence auprès de Papa. Mais c'est moi le plus chanceux dans cette affaire. Je serais malheureux d'être loin de mon père et de ne pouvoir le voir et l'accompagner en cette période de fin de vie. J'éprouve une paix intérieure à être là, auprès de lui, en ce moment. Il sent ma présence et cette reconnaissance suffit à me combler. Je n'ai aucun remerciement à attendre de lui ou des autres. Je ne fais pas cela par devoir mais je vis cet accompagnement comme une action de grâce pour tout ce que mon père m'a donné et m'a permis de vivre. C'est une leçon de vie qui m'est prodiguée ici, devant ce corps vieilli mais toujours vivant, devant cette longueur des jours quand on souffre, devant cette dilation du temps quand on n'est occupé à rien sinon à attendre, à attendre un rétablissement, une guérison peut-être

ou du moins quelques jours de vie de plus, avant le grand départ...

Je fais quelques esquisses de son visage. Je trouve qu'il est beau, que sa figure est belle. Tant mieux si je lui ressemble, car c'est un bel héritage qu'il me donne. Sa peau est constellée de taches violettes, car les anticoagulants provoquent des ecchymoses et de petites hémorragies sous-cutanées. Mais ses traits restent harmonieux, et son visage est lisse et peu ridé. Même avec la grimace que provoque la douleur, Papa reste un beau vieillard, étonnamment agréable à regarder. Son visage n'est pas torturé. Il est simple et droit, à l'image de sa vie.

Ce lundi soir, Papa gémit et se tord de douleur sur son lit. Ses mains s'agrippent au montant de son sommier, puis à la poignée de sustentation, comme s'il voulait se soulever et s'extraire de son lit. Il se frotte la tête puis le ventre en gémissant :

- Je suis perdu ! J'ai mal. Ça me fait mal.

Je pose ma main sur son crâne et lui demande où il a mal. Il la prend et la déplace vers la base de l'occiput en appuyant et en me disant :

- Plus bas ! Sur le côté. Hou là !

Puis il place sa propre main sur son ventre et se plaint :

- J'ai mal ! Hou. Hou. Ça me fait mal là !

J'en viens pour la première fois à souhaiter que sa vie ne se prolonge pas et qu'il reparte vers le Père en échappant à son lit de douleur. Je prie à la fois pour demander que ses souffrances disparaissent et qu'il reste en vie, et à la fois, si ses souffrances sont incurables, qu'il reçoive la grâce de la mort.

Regarder quelqu'un souffrir, qui plus est quelqu'un qui est son père, est atroce. C'est pire que de souffrir soi-même.

Je suis impuissant face à ce corps qui gémit, se disloque, se rebelle contre la souffrance. Et quand soudain Papa s'apaise, somnole, retrouve un peu de calme, bien qu'aucune amélioration objective de son état ne soit en vue, je respire un

peu. Mais le sommeil, dans ce cas, n'est qu'une pause avant l'arrivée de la prochaine vague de douleurs.



Mardi 8 janvier

C'est bizarre comme on se met rapidement à voir les choses autrement et à relativiser l'état d'un malade. Je voyais déjà Papa bien diminué, presque au bord de la mort, dans sa chambre d'hôpital de Remiremont quand il y est arrivé et qu'il est resté grabataire pendant 4 ou 5 jours, après plusieurs chutes. Nous lui avons même demandé s'il voulait recevoir les derniers sacrements en pensant qu'il risquait de ne pas survivre. Il ne s'y était pas opposé.

Aujourd'hui, la situation est bien pire. Pourtant, avant d'ouvrir la porte de sa chambre, je me dis que s'il y a un petit mieux, c'est qu'il va repartir, c'est qu'il revient du côté de la vie. Objectivement cependant, la situation est beaucoup plus grave qu'il y a dix mois. Mais je me prends à espérer en relevant de petits signaux que je perçois comme positifs. En réalité, ces signaux ne peuvent être considérés comme positifs que par rapport à la situation précédente qui était désespérée. Ils ne signifient ni un réel rétablissement ni une possibilité pour lui de recouvrer véritablement sa santé.

Contempler une personne malade, très âgée et grabataire, c'est assister à la débâcle du corps. Pourtant, c'est une chance que de vivre la fin de vie d'un parent. C'est une préparation au deuil et une incitation à mieux vivre. Dans un échange humain qui ne s'oublie pas, nous avons l'assurance que ce parent est parti en gardant notre image ; et nous-même, nous prenons le temps de nous imprégner de la sienne avant qu'elle ne s'évanouisse dans la mort.



Mercredi 9 janvier

Quand j'étais petit enfant, c'est mon père qui me cajolait et qui prenait soin de moi. Maintenant que j'ai pris de l'âge et que mon père est mourant, c'est lui que je cajole et de lui que je prends soin. Je vis cette inversion des rôles due au passage du temps en pensant à tout ce que nous pouvons dire ou penser sur la vieillesse.

On dit qu'en vieillissant, on retombe dans l'enfance. Il y a beaucoup de vrai dans cette remarque, mais il convient de ne pas la prendre de façon péjorative.

Les enfants comme les grands vieillards sont dépendants de nous. L'enfant est sous notre dépendance. Le vieillard l'est aussi. Nous pouvons et devons décider souvent à la place d'un enfant de ce qui est bon pour lui. Nous pouvons le faire et nous avons la possibilité d'en vérifier les conséquences dans la suite de sa vie et de voir ainsi si nous nous sommes trompés ou non.

Dans le cas du vieillard, ce n'est pas la même chose. Pour un vieillard en fin de vie, nous devons reconnaître notre impuissance à tout savoir et nous interdire d'affirmer qu'il serait bien pour lui que ses souffrances ou son agonie soit abrégée, car nous ne connaissons pas ce qui se passe à la mort et après. Or, nous prenons trop souvent le parti de calmer notre propre souffrance en voulant supprimer celui qui souffre, ce qui est une horrible perversion. Nous pouvons seulement dire que nous souffrons de voir un être cher agoniser, et nous en tenir là en renonçant à nos rêves de toute-puissance et en nous en remettant à la Providence.

Nous nous enfermons également très souvent dans des raisonnements utilitaristes.

Un enfant joue, ne fait rien d'autre que de grandir et de s'instruire dans ses premières années. Il n'apporte rien à la société si ce n'est sa présence, sa gaieté, son insouciance et une

contribution future potentielle. Mais nul n'estime sa vie inutile ou superflue.

Un vieillard qui se meurt ne fait pas grand-chose. Il semble ne rien apporter à la société. Beaucoup estiment que sa vie n'a plus d'intérêt et que sa présence sur terre est inutile. En vérité, par sa seule présence et les soins qu'il exige de nous, il entretient notre humanité, nous fait voir notre faiblesse, fait taire notre orgueil et nous aide à nous resituer et à nous remettre à notre juste place dans le monde. Le face-à-face avec un vieillard qui ne parle plus, qui n'entend plus, qui ne voit plus est une terrible épreuve. Mais c'est une épreuve vitale qui nous dépouille de notre utilitarisme, de nos calculs d'intérêt. Elle rend nos cœurs purs, c'est-à-dire capables de voir au-delà des apparences, capables de reconnaître que nous avons reçu la vie gratuitement, que tout est don, que rien ne nous est dû, et que notre humanité nous a été donnée par pure grâce. Nous n'avons aucun droit sur notre vie, aucune créance sur notre Créateur. Tout est don. « Tout est grâce » comme le fait dire Bernanos à son Curé de Campagne.

« Donne-nous, Seigneur, de nous accepter entièrement dépendant de toi, toi qui nous dépasses infiniment. Par le mystère de la vie et de la mort, fais-nous voir ton royaume et accéder à ta vie qui nous attend dans l'au-delà »

Mercredi soir 9 janvier

Papa a été transféré à midi en gériatrie Pavillon R1 chambre 110, au moment où mon frère Jean lui rendait visite.

Papa ne va pas bien. En fin d'après-midi, Jean-François, mon gendre médecin, est passé le voir et a parlé avec le généraliste qui le suit. Papa souffre d'une grave anémie, due sans doute à une hémorragie persistante car un fémur cassé donne lieu à d'abondants saignements internes. D'après ce que j'ai compris, cette anémie provoque un manque de ventilation et donc un sang qui ne s'oxygène pas assez, des reins qui fonctionnent mal, et un cœur qui bat de façon rapide et désordonnée. En revanche,

elle rend la morphine beaucoup plus efficace, ce qui explique la somnolence dans laquelle est plongé Papa. Il n'a pas l'air de souffrir. Il réagit un peu en tentant d'ouvrir les yeux ou en bougeant la tête quand on lui parle avec insistance. Il est donc conscient mais incapable d'articuler quoi que ce soit. On l'hydrate et on le nourrit par perfusion. Il bénéficie d'une ventilation artificielle au moyen d'un appareil d'assistance respiratoire. Le médecin a prévu de lui faire une nouvelle transfusion sanguine pour tenter de combattre l'anémie. Peut-être que cela contribuera à débloquer les reins et à régulariser le cœur. Mais rien n'est sûr.

Devant cette situation, je prends l'initiative d'avertir mes frères et sœurs par un mail que Papa est mourant et qu'ils doivent se hâter de venir s'ils veulent le voir avant qu'il ne rende son dernier souffle.

Jeudi 10 janvier à trois heures du matin

Je pense que Papa est peut-être mort à cette heure. Obsédé par cette pensée, je ne parviens pas à dormir.

Dans ma tête, je revois les décisions que nous avons prises ces derniers mois pour adoucir ses vieux jours. Nous l'avons ramené à Lyon. C'est une violence qu'on lui a faite puisqu'on l'a exilé de son village natal et privé de sa maison d'Eloyes. Le ramener à Lyon, lui trouver une maison de retraite, c'était sans doute bien pour nous. Était-ce bien pour lui ? Il est difficile de se faire une opinion.

Chaque fois qu'il demandait « Quand est-ce que vous me ramènerez à Éloyes ? », je lui répondais : « Bien sûr, ce serait mieux pour toi que tu puisses y retourner, mais ce serait moins bien pour nous, parce qu'il est plus commode et rassurant que tu sois ici, près de nous. » Il comprenait cette réponse, et après un certain temps, il admettait : « Puisque tu le dis ! »

Je mesure maintenant la sagesse de cette acceptation. Pour moi, pour mes frères et sœurs qui ont pu venir le voir, pour nos enfants et petits-enfants, c'est une chance que d'avoir pu l'accompagner ces derniers mois et d'avoir été proches de lui physiquement.

Je pleure en cette heure. Que Dieu l'accueille en son paradis s'il est décédé cette nuit. Papa a bien rempli sa vie, il le disait. Je ne crois pas qu'il n'ait jamais été très inquiet de la mort.

En même temps que cette pensée, il me revient un souvenir qui est une sorte de regret, car avant de quitter un être cher, il y a des pardons qu'il importe de demander.

Alors que j'avais 17 ou 18 ans, je me suis permis de faire à Papa des reproches sévères sur son peu de sensibilité, sur ce que je croyais être sa froideur vis-à-vis de maman et des autres. Je l'ai jugé très durement. Sur le coup, il ne m'a rien répondu. Il a encaissé le reproche sans me donner la gifle que je méritais. Plus tard, je m'en suis voulu de ces paroles blessantes. Papa ne m'en a jamais tenu rigueur. Il m'a toujours fait confiance, et aidé quand il le fallait. Il a continué à être fier de moi comme si rien ne s'était passé. J'aurais dû lui demander pardon de mon jugement sévère et probablement injuste. Je crois qu'il m'a pardonné, sans que j'aie eu à le lui demander.

On veut que celui qu'on aime et qui meure ne souffre pas. On peut calmer la douleur mais on ne peut pas supprimer la souffrance, ni même savoir vraiment si celui qui est devant nous souffre. On peut souffrir en étant parfaitement bien dans sa peau et sans aucune atteinte physiologique. On peut souffrir de ne pas avoir pardonné, d'avoir quelque chose à se reprocher. On peut souffrir de ne pas savoir aimer ou de n'avoir pas été assez aimé. Qui peut parler de la souffrance ?

Cela me fait penser à une méditation éclairante sur la souffrance qu'il m'a été donnée de faire au cours d'une retraite

un Vendredi Saint. En contemplant Jésus en croix, on s'apitoie le plus souvent sur sa souffrance physique, sur les douleurs provoquées par les clous dans ses mains et ses pieds dues au supplice qu'il subit. Jésus ressent certainement très vivement ces douleurs. Mais sa souffrance la plus profonde, la plus réelle, est sans doute de voir la douleur que sa mort va provoquer dans le cœur de sa mère qui n'a que ce fils unique, et dans le cœur de ses disciples qui ont mis toute leur confiance en lui et qui vont se retrouver soudain perdus et sans maître. Ces disciples ne comprennent ni sa mort, ni sa personne, car leur imperfection les éloigne de la compréhension et de l'acceptation du mystère de l'amour de Dieu. Or, à ce moment le plus atroce de son agonie, Jésus soulage la souffrance de sa mère en lui donnant un fils à adopter, Jean, et il soulage la souffrance du disciple qu'il aime en lui confiant Marie comme mère. Par ce geste, il, apaise leur souffrance et redonne des raisons de vivre à celles et ceux qui l'ont aimé et suivi. Peut-on imaginer plus beau geste humain que celui-là au moment de sa mort ?

Dans nos vies, comment cela peut-il se traduire ? En s'apitoyant non pas sur notre propre souffrance mais en regardant celle que nous provoquons autour de nous par notre incapacité à aimer vraiment et à agir pour manifester davantage notre amitié et notre humanité.

Papa est peut-être mort à cette heure. Va-t-on dire demain : « C'était mieux que sa vie ne se prolonge pas ! » ? Il vaut mieux se taire que d'oser prononcer pareille phrase. On ne peut désirer la mort de quelqu'un, même s'il souffre. Cela relève d'un orgueil ou d'une faiblesse insensée. La vie ne nous appartient pas. Elle nous est donnée et elle nous est reprise un jour, sans condition.

Il est peut-être souhaitable pour le mourant que ses souffrances soient abrégées et qu'il meure. Nous pouvons dire à la rigueur : « C'est souhaitable pour nous qu'il meure », mais

nous ne pouvons jamais affirmer que c'est souhaitable pour lui, car nous ne savons pas ce qu'il vit. Nous ne pouvons pas parler à sa place et nous n'avons aucun droit d'émettre un jugement sur ce qui est souhaitable ou non pour lui.

Nous pouvons atténuer la douleur par des traitements appropriés, nous pouvons cesser tout acharnement thérapeutique pour maintenir un proche en vie, mais il ne nous appartient pas de décider à sa place et de donner un jugement sur l'opportunité de sa mort.

Si Papa continue de vivre, c'est parce qu'il veut continuer à vivre et qu'il n'a pas abandonné la vie ; et cela, jusqu'à ce que la vie l'abandonne.

10 janvier après-midi

Papa est toujours de ce monde. Il a attendu que ses enfants puissent lui faire leurs adieux.

Tous mes frères et sœurs sont venus, à l'exception d'Odile, trop lointaine exilée qui a envoyé un mail.

Quelle chance que d'avoir été réunis tous ensemble autour de lui ! C'est sa couronne de gloire que nous formions ce matin en l'entourant. Nous existons grâce à lui et à notre mère Anne-Marie et nous le manifestons en nous retrouvant au pied de son lit.

Nous avons déjeuné joyeusement ensemble à midi dans un restaurant voisin de l'hôpital, avant de nous disperser pour rejoindre nos différents hébergements.

Même si Papa est resté toute la journée à demi-inconscient, chacun a pu le voir, se faire voir, lui parler. Par moments, comme pour manifester qu'il participait à cette réunion de famille, Papa a cligné des yeux et remué les lèvres.

MORT ET ENTERREMENT

Le 11 janvier à 2 heures du matin.

A deux heures du matin, l'hôpital me prévient que Papa est mort. Il s'en est allé vers la maison du Père. Il est entré dans la lumière. Je préviens aussitôt Françoise et me précipite à l'hôpital pour veiller Papa avant que son corps ne soit emporté à la morgue.

Deux infirmières m'accueillent et me conduisent dans sa chambre. Il est allongé sur son lit comme je l'avais laissé la veille. Je l'embrasse sur le front. La chaleur de la vie ne l'a pas encore totalement quitté. Je m'assois sur un fauteuil à ses pieds et reste en silence devant celui qui m'a transmis la vie et qui vient de quitter la sienne. Silence de la nuit. Silence de la mort. Silence interrompu par moments par plusieurs gémissements et râles provenant des chambres voisines où tentent de dormir d'autres grands vieillards à l'agonie.



Silence devant le mystère de la mort. Je prie dans un face-à-face avec cette douce amie venue délivrer Papa de ses souffrances, à la fin d'une vie bien remplie. La mort n'est pas effrayante dans cette chambre d'hôpital. Elle est venue clore le pèlerinage terrestre de Papa et recouvrir de son silence les bruits et l'agitation de la vie. Devant le corps inerte de Papa, qui ne bouge plus, ne se crispe plus, ne souffre plus, je ne peux m'empêcher de voir la mort comme un repos et un passage vers la paix. Qu'il soit heureux maintenant auprès de celles et ceux qu'il a aimés sur cette terre et qu'il vient de rejoindre !

Je prends le temps de dessiner son visage qui s'est détendu et figé comme s'il regardait désormais l'éternité. C'est ma façon de lui tenir compagnie une dernière fois.

Le 11 janvier au soir

Je déménage la chambre de Papa à la résidence Margaux. Je ne savais pas que cette tâche participerait tant à mon deuil. Empiler dans des valises des chaussettes, des pulls, des chemises, des pantalons, des pyjamas, toutes les affaires que Papa a portées dans ses derniers jours de vie, cela m'a ému au point que je me suis arrêté pour pleurer.

Et puis ces gens si simples de la Résidence, l'aide-soignant qui s'occupait de Papa, ces autres personnes âgées qui m'ont serré très fort dans leurs bras ou avec leurs pauvres mains, cela aussi m'a remué. L'aide-soignant, Salem, qui est sûrement un homme droit et religieux -- sans doute musulman -- m'a dit : « On voit que vous êtes une famille bien ! Votre père était fier de vous. Il doit être au ciel. Ce qui compte, c'est l'amour. C'est d'être droit. Vous êtes des gens bien ! » Et il a ajouté : « Il était très fier de vous avoir fait faire des études ! »

14 janvier 8h30

Jour de l'enterrement de Papa à Eloyes.

Je suis seul devant lui. Il vient d'être placé dans son cercueil. Il repose sur des coussins soyeux. Il est soigné comme jamais il ne l'a été. A-t-il jamais dormi dans de la soie, un seul jour de sa vie ?

Après le brouhaha d'hier, le silence de ce beau matin. Le ciel est rouge violacé, barré de nuages gris qui surplombent la ligne bleue des montagnes vosgiennes.

Papa ne verra plus ces beaux paysages, ou peut-être au contraire les voit-il mieux qu'avant. Il est revenu à Éloyes, son cher Eloyes, là où les HOVOT sont enracinés depuis des générations. Avec lui, cette présence des HOVOT à Eloyes va disparaître au moins à vue d'homme. Est-ce un bien ? Est-ce un mal ? Notre village, malheureusement, ne s'est pas vraiment embelli au cours des dernières années. Il s'est développé économiquement. Mais socialement, humainement qu'est-il devenu ?

Hubert, toi qui es déjà près du père éternel, prie pour nous.
Et continue de nous éclairer dans nos vies et dans nos choix.



QUELQUES REACTIONS FAMILIALES

De Laurence le 11 janvier

Ce matin je me suis réveillée avec le sourire de Mémé dans le cœur. Cette image a adouci la triste nouvelle du départ de Papou.

De Serge et Odile le 11 janvier, retenus très loin, au Laos, au moment du décès de Papa

Il nous sera difficile d'être parmi vous pour son enterrement. Mais merci de lire ma petite homélie lors de la messe d'enterrement à Eloyes :

« Bien cher papa,

C'est avec beaucoup d'amour et d'émotion que Serge et moi t'accompagnons ce jour vers ta nouvelle vie auprès du Seigneur.

Nous regrettons de ne pouvoir partager ce moment avec toute notre belle et grande famille que tu as su combler durant toute ta vie. Puisse le Seigneur te rendre la pareille !

Notre pensée s'envole vers toi avec bien sûr la peine de t'avoir perdu mais aussi la grande joie de savoir que tu vas retrouver les élus de Dieu et l'élue de ton cœur, Anne Marie, notre chère maman.

Repose en paix et jette un regard céleste indulgent sur nous, pauvres pécheurs !!!! Bien à toi avec tout notre amour. »

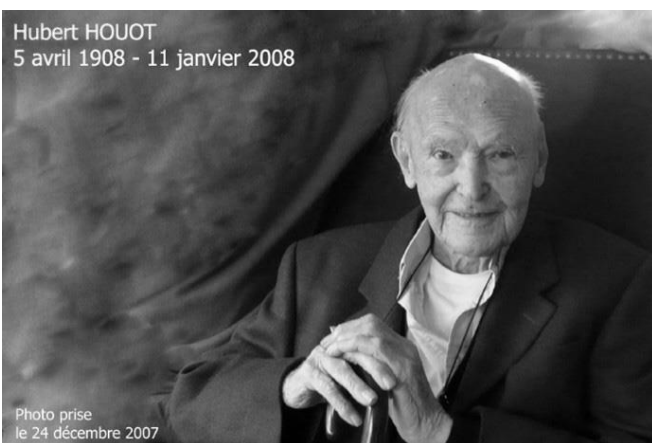
De Delphine le 11 janvier

J'ai appris la nouvelle ce matin. Cher petit papou qui a été courageux et qui nous a quitté à l'orée de ses cent ans. Il n'est pas tombé de son échelle vermoulue, ni de son vélo, avec toutes les acrobaties possibles, mais comme la plupart des personnes âgées avec une chute de sa propre hauteur. Je crois qu'il sera heureux d'avoir retrouvé Mémé, et il le disait souvent, il a eu une belle vie bien remplie, beaucoup de bonheurs et de chance,

avec une femme et des enfants qu'il aimait plus que tout et il attendait la mort sereinement. Il était un modèle de droiture, de courage, de désintéressement de soi, d'optimisme et de foi en la vie.

Voici la façon dont Yorane, le mari de Delphine, a vu le départ de Papa vers le ciel où l'accueille Anne-Marie, son épouse :





AUTRES FINS DE VIE

MORT DE MON GRAND PERE MATERNEL

Le 15 août 1955

À 10 ans et demi, j'ai eu une première et très forte expérience de la fragilité de la vie et de notre corps, à travers la mort de mon grand-père maternel. Ce fut pour moi la première mise en relation directe avec la mort d'un être cher.

Nous étions à table en famille le 15 août autour d'un bon repas. Papa s'éclipsa un moment, appelé au téléphone par un cousin de Cornimont. Il revint pour nous demander de laisser là notre repas et de nous précipiter dans la voiture. Il venait d'apprendre une triste nouvelle. En revenant de la Messe du 15 août, notre grand-mère maternelle avait découvert son mari étendu dans sa salle de bains, son rasoir et son gant de toilette sous lui. Le médecin venait de constater sa mort brutale.

Je n'avais jamais vu mon père conduire aussi vite pour aller à Cornimont, distant d'une trentaine de kilomètres de chez nous.

Quand nous fûmes arrivés, on me demanda de rester un moment dans la cour. Après plus d'une heure d'attente, on me permit enfin de monter et d'entrer dans la chambre de mes grands-parents maternels.

Je vis mon grand-père maternel étendu sur son lit, propre, bien rasé, immobile, paisible, revêtu de son plus beau costume, les doigts croisés sur sa poitrine. Il semblait simplement endormi.

Je ne pus croire qu'il était mort. Ce n'était pas possible qu'il ne se réveillât plus jamais ! Je voulais qu'il se lève et qu'il m'embrasse.

Je fis une prière intense pour qu'il ressuscite devant moi. Mais j'éprouvai mon incapacité à faire un miracle. Je me révoltai intérieurement devant ce refus de Dieu de faire ma volonté pourtant bonne et bienveillante.

Ce fut ma première rencontre avec cette limite à laquelle on ne croit pas vraiment quand on est si jeune et qu'on pense que c'est nous qui pouvons tout décider, de ce qui est bien comme de ce qui est mal, dans tous les domaines y compris dans l'ordre de la vie et de la mort.

MORT DE NOTRE TANTE THERESE

30 septembre 2001

Mon père avait deux sœurs, toutes deux plus âgées que lui.

Lucie, l'aînée, était une personne discrète, travailleuse, réservée et quelque peu renfermée. Pratiquement insensible au froid et dure à la tâche, elle passait beaucoup de temps dans son jardin. Elle habitait la grande maison de ses parents avec sa sœur, Thérèse, qui était son opposée : exubérante, expansive, extravertie, sociable, peu versée dans le jardinage et plutôt frileuse. Toutes deux étaient musiciennes, pianistes et organistes.

Cette Tante Thérèse a précédé mon père dans la mort sept ans avant lui, le 30 septembre 2001. J'étais marié et nous habitions à Lyon avec nos enfants.

Dès l'annonce de son décès, nous nous rendons à Eloyes pour rejoindre mon père et le reste de la famille. Nous faisons une halte en arrivant au funérarium de l'hospice du village où repose son corps. Près du cercueil, deux dames très âgées, pensionnaires de l'hospice d'Eloyes, sont assises et parlent entre elles à voix basse. Elles évoquent leur vie et leur mort prochaine avec une distance paisible de personnes reconnaissantes pour ce qu'elles ont vécu. Nulle angoisse, ni crispation. L'une est presque aveugle. L'autre va fêter ses 90 ans dans six mois ; elle s'en réjouit comme elle se réjouit d'avoir une famille unie.



Nous parlons de tante Thérèse. Je leur fais la lecture de l'article nécrologique paru dans l'Est Républicain.

La vie continue ainsi à s'écouler sereinement, pendant que l'âme du corps défunt, qui git devant nous, nous écoute sans doute depuis le ciel.

Le lendemain, je me rends au cimetière d'Eloyes avec mon père. Nous cherchons à voir le fossoyeur pour préparer l'inhumation. Quand celui-ci nous aperçoit, il se précipite vers nous, passablement affolé. « Monsieur Houot, j'veux pas dire, mais heureusement qu'i'ai ouvert le caveau ce matin. Il y a beaucoup d'monde là-dedans. Y faut qu'je fasse de la place pour vot'sœur. Il y a du travail mais comptez sur moi j'vais vous faire une bonne réduction ! » En entendant cela, je me tourne vers mon père : « Je ne savais que m'on pouvait discuter le tarif du fossoyeur... C'est si cher que ça son travail ? » Mon père part d'un grand éclat de rire. « Sais-tu ce qu'est une réduction pour un croque-mort ? C'est sûr qu'on ne t'a pas appris ça à Polytechnique ! Ça consiste à rassembler les ossements de ceux qui sont depuis longtemps dans le caveau pour les mettre dans de petites caissettes qu'on regroupe sur un seul niveau. C'est comme ça qu'on réduit l'espace occupé par les ancêtres partis en poussière depuis longtemps pour faire de la place aux nouveaux arrivants ! Viens voir ! »

Avec le fossoyeur nous nous approchons du caveau familial grand ouvert et effectivement bien rempli.

Mon père y descend, reconnaît le cercueil de ma mère décédée huit ans auparavant, et se tourne vers moi : « Tu me mettras là, quand on m'entertera, me dit-il ; là, sur la planche que le fossoyeur va dégager et qui est au même niveau. Comme cela, je serai à côté d'elle ! »

On est au début de l'automne, il fait beau et mon père me parle de sa vie souterraine future en commençant à l'organiser. Quel réalisme admirable !

Le jour de l'enterrement, quand la tombe se referme sur le cercueil de notre tante Thérèse, je suis soudain saisi par le sentiment que notre chère tante ne nous interpellera plus jamais dans nos vies, sinon par le souvenir. Elle ne nous embêtera plus. Elle ne nous réjouira plus. Il n'y aura plus d'interactions entre nos corps vivants.

Où qu'elle fût, tante Thérèse nous inquiétait ou nous charmait, nous préoccupait ou nous posait question, nous faisait nous mouvoir et nous déplacer pour elle, ou à cause d'elle. Comme tout vivant, sa vie interférait avec la nôtre et en faisait partie. Sa mort réduit cette interaction à un degré infime. Seul son souvenir, sa mémoire vont rester dans nos vies. Sa présence n'est plus incitation à la voir, à tenir compte de son existence, ou incitation à l'action, car ce n'est plus qu'une présence par le souvenir.

La mort enlève donc à la fois des problèmes, des préoccupations, mais aussi des joies, des motifs de déplacement, des possibilités de rencontres. Dans l'espace des vivants, un trou noir apparaît, un vide se crée. Notre agenda ne notera plus de rendez-vous, de rencontres, d'échanges, de lettres, de coups de fil avec tante Thérèse. Sa vie faisait partie de nos voyages dans les Vosges. Sa disparition a dépeuplé le monde d'un des motifs pour lesquels nous nous déplaçons.

Pardon, tante Thérèse, de ces quelques remarques qui pourraient t'offusquer !

Avec la mort d'un être cher, celui-ci sort en effet de notre champ de préoccupation, d'intérêt, de relations actives. Seule demeure une relation spirituelle, intellectuelle, affective, sans la présence du corps. Avec la mort disparaît l'ancrage physique en un lieu unique bien précis de la présence. Notre tante Thérèse est désormais dans l'ubiquité, dans la pensée, dans ses écrits, dans des souvenirs qui ne sont plus fixés à un corps physique mais qui peuvent apparaître n'importe où, n'importe quand et n'importe comment. C'est une nouvelle modalité de sa présence. Il y a une universalité soudaine et possible de sa présence aux autres. C'est un peu ce que dans l'Évangile de Saint Jean, Jésus ressuscité signifie à Marie-Madeleine venue au tombeau quand il lui dit « Ne me touche pas ! » ce qui doit s'interpréter de manière positive : « désormais je ne suis plus seulement à toi mais à tous ».

J'imagine parfois les colloques qu'il peut y avoir entre les Saints du paradis : la petite Thérèse de Lisieux rencontrant Saint-François d'Assise. La simple et belle Jeanne d'Arc s'entretenant avec Saint-Paul ou Saint-Pierre... En pensant à ces rencontres entre grandes âmes sous le soleil divin, je me pénétre un peu de la joie du ciel.

L'année suivante quand je reviens faire une visite au cimetière d'Eloyes, je découvre que mon père a fait graver sur le granit du tombeau familial non seulement le nom et les dates de naissance et de décès de sa sœur Thérèse, mais également les siens en laissant non gravés uniquement les deux derniers chiffres de la date de son décès.

J'y vois une délicate attention de mon père pour préparer sa mort et rendre plus simple la gravure qui la rappellera quand il sera parti.

FIN DE VIE DE MON BEAU-PÈRE

Lyon, le 25 septembre 1987

Chantal, mon épouse, m'a appris hier soir que son père, surnommé Bon-Papa, a un cancer généralisé, un cancer de la prostate qui s'est diffusé jusqu'au foie et peut-être jusqu'au poumon. Il est incurable et condamné à mourir dans un délai de 3 mois à 3 ans d'après les médecins qui le suivent.

La maladie, la mort et la souffrance sont là qui se rappellent à nous.

Que ferais-je si je me sentais condamné à mourir dans un an ? Question que je me pose et qui me révèle la vanité de ma vie d'aujourd'hui. Suis-je prêt à retourner au Père ? Suis-je prêt à offrir ma vie, à l'abandonner ? Suis-je prêt à accepter la souffrance, à quitter ce monde, sans me révolter, dans l'obscurité d'une absurde agonie ?

Ce soir, en revenant de Grenoble par l'autoroute, tout ébranlé par cette nouvelle, je me mets soudain à écarquiller les yeux devant le spectacle de la terre. C'est une évidence lumineuse qui me saute aux yeux. Que la vie est belle, et que je l'aime ! Quelle joie que de vivre, de sentir le sang battre ma tempe, d'être né, d'être là sur terre, au milieu de ces plantes, de ces êtres, de cette terre qui est encore un merveilleux paradis. Sentiment intense, brutal de la plénitude d'exister tout simplement. Quand la mort est proche, on ressent davantage la tristesse de quitter ce monde qui est finalement extraordinaire. Mais s'en rend-on compte assez tôt ? Nous sommes si myopes !

Quand on se sait condamné à court terme, on ne peut plus se laisser aller à dire des banalités ou des mensonges. On ne peut

plus perdre son temps dans des bavardages hypocrites, tournant autour de la vérité pour l'éviter. C'est le cœur à cœur qui prend le dessus.

Avec mon beau-père, sans doute est-il temps que je lui demande pardon pour l'avoir sollicité souvent sans beaucoup de reconnaissance comme si c'était un dû, et pour mes jugements hâtifs dévalorisant ses mérites, son sérieux et ses convictions sociales et politiques : « Pardon, beau-père... Saurais-je te le dire simplement ? Saurais-je implorer ce pardon que je désire pour me rapprocher de toi avant que tu ne nous quittes ? Pardon pour mes médisances. Ouvre-moi les yeux sur ta sollicitude et ta générosité à l'égard de ceux dont tu as été responsable : ton épouse, celles et ceux qui ont été à ton service dans les tâches quotidiennes, tes enfants, tes petits-enfants et tes anciens employés. »

20 novembre 1987 – Mort et enterrement de mon beau-père.

Mon beau-père est parti suffisamment vite pour ne pas trop souffrir et suffisamment lentement pour qu'il ait le temps de se préparer et que chacun de nous ait le temps d'accepter cette disparition.

Dès que les médecins lui ont annoncé qu'il avait un cancer incurable, mon beau-père a quitté l'hôpital et est revenu à la maison pour vivre parmi les siens ses derniers jours, dans sa villa de Lyon-Vaise. Sa lucidité est restée exceptionnelle jusqu'à quelques jours de sa mort. Je me souviens de l'une de ses dernières questions, avant qu'il ne puisse plus parler distinctement. Il me disait, à moi et à son fils : « Si vous avez quelque chose à me demander, c'est le moment ». Je ne savais pas si cette question portait sur des détails matériels ou sur des conseils qu'il voulait nous donner. Mais connaissant mon beau-père, j'étais sûr qu'il avait pris soin de mettre toutes ses affaires en ordre avant sa mort, pour éviter aux siens tout souci de ce

point de vue. A cet instant, je n'avais qu'une envie, c'était de lui demander pardon oralement pour tout le mal que j'avais pu lui faire dans ma vie consciemment ou inconsciemment. Une pudeur idiote m'en a empêché. Mon beau-frère a essuyé une larme et est resté muet de douleur.

Ce jour-là, mon beau-père a demandé à recevoir le sacrement des malades. Je n'étais pas là lorsque ses trois enfants et certains de ses petits-enfants se sont retrouvés auprès de lui pour cette cérémonie qui a eu lieu le lendemain. J'ai su qu'il a reçu ce sacrement en toute lucidité et en pleurant d'émotion. C'est l'un de ses anciens employés, ordonné diacre il y a onze ans, qui a animé cette liturgie et qui, dans les jours suivants, lui a régulièrement apporté la communion.

Jusqu'au dernier jour, Bon-Papa a été entouré par son épouse, par ses enfants et par des infirmiers sensibles, humains, remarquables, qui se sont relayés nuit et jour à son chevet.

Trois jours avant sa mort, il y a eu comme un tournant décisif en chacun de nous, qui suivions la terrible évolution du cancer. Nous avons accepté l'évidence de sa mort prochaine et nous nous sommes mis à préparer notre grand adieu. Cela, de façon très concrète, en réfléchissant à cette cérémonie d'enterrement, à ceux qu'il fallait prévenir, à la façon dont on voulait recevoir la famille autour d'un repas après l'inhumation. Dès ce jour-là, je crois que nous étions prêts à l'épreuve qui allait venir.

La veille de sa mort, son épouse et ses trois enfants lui prodiguaient toujours des soins affectueux, n'hésitant pas à l'embrasser ou à le frictionner pour éviter des escarres ou des douleurs.

Le lendemain matin, mon beau-frère est parti à Paris où il devait être présent à un salon professionnel auquel l'entreprise qu'il dirigeait exposait. L'après-midi du même jour, sa sœur retournait à Paris pour voir ses enfants. Mais tout était prêt pour que Bon-Papa puisse mourir paisiblement, sans créer un désarroi

insupportable. Mon beau-frère et ma belle-sœur avaient laissé les numéros de téléphone auxquels on pouvait les joindre en cas d'urgence. Chantal, mon épouse, a alors quitté sa mère vers six heures du soir, pour emmener les enfants à une conférence « Connaissance du monde ».

Mon beau-père s'est alors retrouvé en tête-à-tête avec celle qui avait partagé sa vie. C'est ce moment-là qu'il a choisi pour calmement retourner à Dieu.

Je suis arrivé quelques minutes après sa mort. Alors que j'entrais dans sa chambre, ma belle-mère m'a saisi par le bras en me disant : « C'est fini ! ». Je l'ai embrassée et nous avons prié. Une heure plus tard, nous avons pu joindre ses trois enfants pour leur apprendre la mort de leur père.

Avec une belle-sœur et nos enfants, nous sommes venus veiller auprès du corps de Bon-Papa. A la chambre où il gisait, une chambre qui était devenue une chambre de malade avec son lit d'hôpital et ses appareils de soins, nous avons redonné l'aspect familial et dépouillé que Bon-Papa aimait. Une piéta et un cierge allumé ont été déposés auprès de sa dépouille. Le diacre nous a assisté dans notre prière jusqu'à ce que son fils arrive de Paris vers 22h 30. La souffrance avait quitté Bon-Papa et son visage peu à peu s'apaisait. Nous retrouvions l'aspect équilibré et serein qu'il avait avant sa cruelle maladie. La nuit même, son fils allait courageusement, annoncer la triste nouvelle à l'équipe de nuit de l'usine.



Le lendemain, nous entreprenions de prévenir personnellement par téléphone tous les proches parents et amis. Ce fut une dure épreuve. Mon beau-frère prit l'initiative de diriger lui-même la préparation de la messe des funérailles. L'après-midi une première délégation d'ouvriers de l'usine venait

se recueillir auprès du corps de celui qui avait été si longtemps leur patron respecté.

J'ai dû m'absenter ensuite vingt-quatre heures, pour un voyage professionnel à l'étranger. L'éloignement m'a donné de comprendre combien était exceptionnelle l'affection dont mon beau-père était entouré et combien sa mort avait resserré nos liens familiaux. Il m'a permis aussi de mieux voir les grâces innombrables reçues par chacun en ces instants douloureux. Cet événement, sans aucun doute, nous a fait croître dans la compréhension de la mort et de la vie.

Depuis l'avion, j'ai soudain regardé la terre et les autres humains avec plus de tendresse. Je me suis même lié d'amitié avec mon voisin de siège, par un échange gratuit et profond que je n'aurais sans doute pas eu de la même façon auparavant. J'avais soudain conscience de ma chance d'être vivant, d'être entouré d'affection et de reconnaître que nous sommes tous riches d'une expérience humaine que nous pouvons partager. Je ne pouvais plus retarder cette envie de mieux vivre.

A mon retour de voyage, j'ai retrouvé toute la famille de ma femme au grand complet, enfants et petits-enfants, autour du cercueil de leur Bon-Papa. Ce sont ses petits-enfants, qu'il aimait tant, qui lui disaient leur dernier adieu.

Quelques mois après la mort de mon beau-père, j'ai hâté ma décision de changer d'orientation professionnelle. J'avais pris conscience que la vie est un merveilleux cadeau et qu'il me fallait mener la mienne non pas en étant ballotté par l'air du temps, par les modèles ambiants, ou par l'opinion des autres mais avec une réelle liberté. Et ma liberté m'appelait depuis quelque temps à me mettre au service de l'éducation des jeunes. C'est ainsi qu'après une année sabbatique dans l'enseignement secondaire, j'ai pris contact avec Michel Noir, candidat à la Mairie de Lyon, pour travailler avec lui à la création d'une fondation pour la réussite scolaire des jeunes enfants, fondation dont je suis devenu le délégué général jusqu'à la fin de ma vie active.

MORT D'UNE AMIE DE NOTRE FILLE MARIE



Août 1999

Charlotte et Marie,
deux amies de longue date,
deux amies du même âge,
demeurées très unies.

Toutes deux ont un ventre boursouflé
dans un corps élancé.
Mais l'une est pleine de vie,
l'autre, seulement en survie.
L'une est une future mère,
l'autre a un horrible cancer.

Des deux ventres rebondis,
l'un est gonflé par un fœtus vivant,
l'autre par un foie menaçant.
L'un porte les germes de la vie
et l'autre ceux d'une mortelle maladie.

L'une est habitée par un petit bonhomme,
l'autre, par de vilains symptômes.
L'une est secouée d'une aimable agitation,
l'autre, d'une grouillante infection.
L'une semble heureuse du prochain avènement,
l'autre craint un affreux dénouement.

Celle qui est malade, malgré sa tragédie,
arrive à se réjouir de ce qui est promesse en Marie.
Et l'autre, en qui se prépare une vie,
compatit aux douleurs qui secouent son amie.

Dans ce dramatique échange,
leurs destinées se mêlent en posant
à qui les observe cette humaine question :
Pourquoi elle ? Et pourquoi moi ?
Pourquoi pour elle un malheur ?
Et pourquoi pour moi un bonheur ?
Pourquoi en moi cette puissance maternelle ?
Pourquoi en elle cette menace mortelle ?

Jeanne, première fille de Marie, naîtra
pendant que la jeune amie s'en ira.
Qui comprendra ?



FRANÇOIS MITTERAND A L'ENS

Le 21 septembre 1994 à l'ENS de Paris

C'est vrai qu'à l'École Normale Supérieure où il venait rencontrer les élèves pour le bicentenaire de l'école, alors qu'il savait qu'il allait mourir dans quelques mois, c'est vrai qu'il aurait pu ne pas lire un texte banal sur l'histoire de l'école, mais dire à ces jeunes qui l'écoutaient quelques paroles vraies, sortant de lui-même, en homme véritable et non en homme de théâtre.

Quand on sent la mort approcher, il y a urgence à dire des paroles vraies et à quitter le jeu de rôle. C'est mon fils Roch qui me l'a fait remarquer après avoir assisté, avec son cousin Beaudouin, à cette visite du Président de la République à l'École Normale Supérieure d'Ulm pour son bicentenaire. A la vue du visage émacié et jauni du président, Roch avait prédit qu'il serait mort avant Noël, car le cancer qui le rongait était déjà bien avancé. Ça a pris quelques mois de plus qu'annoncé, mais la mort a cueilli finalement assez vite notre Président.

Quelque grand que ce personnage ait pu être aux yeux des hommes, il est mort comme tout autre être humain. Il a eu simplement l'espace de quelques heures un enterrement un peu plus solennel.

On sait pourtant que cet homme d'Etat était habité par les questions spirituelles. Il l'avait affirmé publiquement, notamment lors de ses derniers vœux aux Français en 1994 en déclarant : « Je crois aux forces de l'esprit » puis en répondant en 1995 à Bernard Pivot qui lui demandait avec quels mots il aimerait que Dieu l'accueille dans l'au-delà : « Maintenant, tu sais ! »

Il n'a pas évoqué ces questions qui le travaillaient devant ces jeunes normaliens. Par quelle pudeur ou quel calcul ? On ne le saura pas.

MORT D'UN VOISIN D'IMMEUBLE

Il nous arrive d'avoir des conduites qui nous rendent esclaves d'évènements passés. Nous nous enfermons dans des dénis, des refus et des désirs de vengeance qui sont de véritables tombeaux car ils nous empêchent de vivre pleinement.

Rappelons-nous ce que Jésus dit à son ami Lazare enfermé dans ce qui n'est peut-être pas un tombeau de pierre mais un tombeau de silence et de repli sur soi. Jésus s'écrie : « Lazare, sors du tombeau, viens dehors ! ». Et puis : « Déliez-le et laissez-le aller ! ». Et voilà que Lazare sort de son tombeau et qu'il est délié de ce qui l'empêchait d'être un vrai vivant.

Nous dire ainsi les uns aux autres ce qui ne va pas dans nos vies peut délier des situations mortifères et nous rendre à la vie de façon salutaire. C'est un grand service que nous pouvons nous rendre avant qu'il ne soit trop tard.

Or, certaines conventions mondaines nous empêchent de parler vrai alors que la mort n'attend pas.

Il n'est donc pas indifférent de demander à un mourant : « Y a-t-il quelque chose que je peux faire pour toi avant ta mort ? Y a-t-il des personnes que tu voudrais revoir avant de mourir ? ». Ce qui importe n'est pas d'évoquer explicitement la mort, et d'affoler l'agonisant face à sa fin de vie, mais de ne pas retarder ce que nous pouvons faire pour lui avant sa mort ou ce que ce dernier peut faire encore lui-même avant de rendre l'âme.

C'est un service difficile à rendre aux mourants. Cela peut même paraître prétentieux ou indélicat car la vérité peut blesser quand elle est dite sans amour. Ce service ne peut aller qu'avec la charité. C'est pourquoi le Psaume 84 nous le rappelle par ce verset : « Amour et vérité se rencontrent, Justice et paix s'embrassent. »

Au cours d'un repas de Noël auquel nous avions invité un voisin d'immeuble très âgé qui vivait seul, celui-ci nous avoua qu'il avait un fils dont il s'était séparé vingt ans plus tôt sur une grave mésentende, et dont il n'avait jamais eu de nouvelles. Nous lui avons demandé en fin de repas s'il souhaitait renouer avec ce fils. Nous comprîmes qu'il n'avait jamais pardonné à ce dernier et qu'il n'espérait pas grand-chose d'une démarche pour le retrouver. Il consentit néanmoins à nous donner quelques indications pour guider notre recherche.

Nous réussîmes à joindre ce fils, à lui dire que son père était toujours vivant mais qu'étant très âgé et malade, il vivait probablement ses derniers jours. Et le miracle se produisit. Dans les semaines qui suivirent, ce voisin nous fit savoir qu'il avait revu son fils, qu'ils s'étaient réconciliés et qu'il allait mourir en paix. Il nous remerciait d'avoir osé le bousculer dans son obstination à ne pas pardonner.

Il mourut deux mois plus tard, dans les bras de son fils.

Nous sommes redevables à ce voisin de nous avoir donné une belle leçon. Il nous a évité d'avoir des regrets éternels pour n'avoir pas osé parler assez tôt et en vérité avec lui pour l'aider à se dégager d'un poids qui l'étouffait et gâchait sa fin de vie, alors qu'il était sur le point de la quitter.

COMPAGNONAGE AVEC UNE MORTE

Plongé dans la lecture de « L'enracinement » de Simone Weil, je jubile soudain à la lecture de certains passages sur la Providence car ses remarques rejoignent ce que je crois de l'intervention et de la présence de Dieu dans le monde.

Je me surprends même à m'imaginer en la compagnie de ma petite Simone comme si, à distance et au-delà de la vie et de la mort, je jouissais de sa douce et merveilleuse présence grâce à ses écrits.

Quel bonheur que de pouvoir dialoguer ainsi intérieurement avec une absente qui est chère à mon cœur et qui continue à me faire partager sa vie intérieure et ses découvertes spirituelles depuis le ciel, comme si elle était là, auprès de moi !

C'est la magie de l'écrit que de perpétuer ainsi la pensée et la présence de certains humains au-delà de leur vie terrestre.



ANTICIPATIONS

TEMPS DE VIE. TEMPS COMPTÉ.

Mardi 4 novembre 2003

Au début de la vie, je voyais celle-ci comme infinie et aucun nouveau projet ne me paraissait impossible à réaliser. A mesure que j'ai grandi et mûri, j'ai eu de nouvelles idées, pris de nouvelles notes, et j'ai entrepris de nouvelles œuvres. Je les ai accumulées, mises de côté pour y revenir plus tard. La pile de notes et de projets s'est épaissie et il m'est devenu vite impossible de tout mener de front. Je suis aujourd'hui devant un foisonnement de choses à faire, à terminer, à travailler et je ne sais plus par où commencer.

Pour la première fois, en cette année 2003, j'ai le sentiment aigu que le temps m'est compté et que je ne pourrai pas faire tout ce que j'envisageais de faire dans ma vie. Je dois donc trier, classer, établir des priorités alors que mon esprit fonctionne plutôt sur le mode du foisonnement : j'ai une idée, je la poursuis pendant un certain temps. Je prends des notes, je les mets de côté en me disant que je les développerai et reprendrai plus tard. Puis d'autres idées sur d'autres sujets me viennent à l'esprit. Mes notes s'accumulent en une multitude de départs, de développements inachevés, de chantiers commencés mais jamais terminés.

Je dois me rendre à l'évidence. Au lieu de continuer à explorer tous les possibles avec l'appétit de découverte que j'ai éprouvé depuis mon enfance, si je veux laisser quelque chose d'intelligible et d'exploitable à mes enfants, à mon entourage ou au monde, je dois réduire mes ambitions. Je dois choisir, tailler, émonder et m'en tenir désormais à un nombre réduit de projets et d'engagements pour les mener à bien avant de ne plus pouvoir le faire.

Ma mort en effet viendra clore les chapitres commencés et non terminés de mes œuvres et de ma vie. Je ne dois pas gâcher le temps qui me reste. J'essaye donc – du moins j'en prends la résolution – de passer chaque jour à faire du tri, du classement, de la mise au net et de l'épuration parmi toutes ces notes et ces projets inaboutis.

Pour cela, j'essaye d'adopter des critères qui questionnent mes valeurs et ma vie : Qu'est-ce qui est prioritaire pour moi, et surtout pour les autres, pour la société dans laquelle je vis, pour ceux que je vais côtoyer encore un certain temps, et pour ceux que je laisserai ici-bas après ma mort ?

Est-ce d'écrire et quoi ?

Est-ce d'agir, mais où et comment ?

Est-ce de vivre certaines choses et lesquelles ?

Que laisserai-je ?



RESTER VIVANT

Le temps relie ce qui n'existait pas à ce qui existe maintenant, ce qui est vivant à ce qui ne l'est plus, ce qui fait notre être et ce qui le défait. Il établit ainsi un pont entre le naturel et le surnaturel, le matériel et le spirituel.

Savoir ce que l'on fait de son temps, c'est éduquer sa conscience à ce qui est le choix humain le plus déterminant, car le temps d'ici-bas a une fin. Notre vie n'est pas éternelle sur cette terre et nous en avons conscience. Beaucoup de choses prennent sens à partir de là.

J'aime cette courte phrase attribuée à Jacques Brel : « Faites qu'au moment de ma mort, je sois vivant ! » Cette invocation qui semble être une boutade, je la fais mienne.

Mais qu'est-ce qu'être vivant ?

Ce n'est pas s'agiter, s'éclater, se trémousser de façon narcissique, s'exhiber sur les réseaux sociaux pour collecter des *like*, pas plus que se faire peur, éprouver des sensations fortes, en expérimentant tout, en testant ses limites pour se donner l'illusion d'être vivant. Ce n'est pas non plus se sentir puissant et invulnérable.

Être vivant, c'est recommencer chaque jour à se donner à la vie. C'est renaître à soi chaque matin, dans ses fragilités comme dans ses réussites, dans ses recommencements comme dans ses accomplissements. C'est s'émerveiller devant la vie, devant ce nourrisson qui sourit et nous tend les bras, qui crie et qui dort, qui rampe et qui tombe, qui nous étonne par son désir de vivre et de grandir, et qui manifeste ainsi sa joie d'être au monde.

Être vivant, c'est reconnaître ce qui fait notre humanité, nos fragilités comme nos forces et notre intelligence, nos besoins d'aimer et d'être aimé. C'est être capable d'avancer dans le don,

la générosité, l'amour. C'est ne pas craindre de se perdre par amitié et par amour pour un autre ou pour d'autres.

L'amour est tellement défiguré, rabougri, ramené aux conquêtes sexuelles ou aux rapports de force et de séduction que les illusions d'amour sont multiples.

Il y a tant de blessures, de violences manifestes ou contenues, de désirs de conquêtes inassouvis, de course à l'argent, au pouvoir, à la puissance et à la domination, que la simplicité, l'amitié, l'attention aux plus démunis semblent disparaître.

Pourtant, on le sait, pour beaucoup de délaissés et de déprimés, un seul lien amoureux sérieux suffit à redonner envie de vivre et de se reconstruire. Beaucoup de démarches d'aide sociale sont stériles car là où manque l'amour, il n'y a que cymbale retentissante !

Au lieu de rester dans l'antichambre de la vie, plongeons dans des relations amicales ou amoureuses qui donnent vie à la vie.

MA MORT

Cela ne me ferait rien de mourir maintenant ! Quoi de plus naturel d'ailleurs que la mort ? C'est un bien. Elle recycle notre corps, libère notre âme. Elle permet à d'autres humains de connaître la vie à leur tour

Elle met fin définitivement à la souffrance et aux difficultés de la vie. Elle nous délivre du mal et nous ouvre à une autre vie, car elle déchire le voile qui nous masque le monde surnaturel. Elle nous fait connaître l'au-delà et nous met en présence d'un monde que nous ne pouvons pas imaginer.

Que vous dire au sujet de ma propre mort ?

Je serai enlevé de vos yeux de chair et vous ne saurez pas où je suis. Peut-être que moi non plus je ne saurai pas vraiment où je suis ! J'espère simplement que je serai allé rejoindre mon Seigneur et mon Dieu et tous ceux qui avant moi sont montés aux cieux – des cieux qui ne se voient pas avec nos yeux de chair.

Je ne sais pas d'où je viens. Et pourtant, j'ai eu la vie. J'étais donc bien quelque part en puissance. Je vais y retourner. Je ne sais pas quand ni où, mais mon Créateur ne me laissera pas retourner au néant. Pourquoi ne pas accorder foi à ceux qui nous ont précédés et nous ont révélé un Dieu créateur, plein d'amour et de bonté ? C'est vers Lui que j'irai.

Enfants, femme et amis, quand je serai passé de vie à trépas, ne vous attardez donc pas à pleurer sur moi ! Pleurez sur vous pour tous ces instants de vie que vous laissez passer sans en rendre grâce. Vivez ! La vie est un don pour qui sait la recevoir et la donner. Elle ne s'accroît qu'en se donnant. Elle meurt au contraire en voulant se protéger en se recroquevillant.

Pour moi, ce ne serait pas triste de mourir maintenant. Mais pour ceux qui m'aiment et qui en souffriraient, cela me ferait de la peine. Je pense à mes petits-enfants qui ne sont pas encore adultes, et aussi à mes autres enfants, et à ma femme. Qu'ils sachent cependant que je les attendrai – mais sans impatience ! – et un grand désir qu'ils aient une vie heureuse et qu'ils connaissent un bonheur éternel au terme de leur vie.

TEXTE POUR MES FUNÉRAILLES.

Vous pleurez mon départ de ce monde. Sachez que je le pleure également car je vous aime et j'ai de la peine à vous avoir quittés.

Je remercie mes parents de m'avoir donné la vie. J'ai eu la chance extraordinaire d'être conçu et de connaître ce passage sur terre. Je remercie ma femme. Je remercie mes enfants. Je remercie ceux qui m'ont donné de l'amour et qui m'ont aidé à mieux vivre durant mon séjour ici-bas.

J'ai reçu des dons et de nombreuses grâces dans ma vie et j'ai bien peu redonné. J'ai reçu de l'amitié, des soutiens, des soins et du réconfort de beaucoup, mais j'en ai fait souffrir certains par omission, par paresse, ou par des paroles et des gestes blessants. Je leur demande pardon. A celles et ceux que j'aurais pu mieux aimer, et mieux servir, je leur demande également pardon.

Je vous supplie aujourd'hui de ne pas de vous accrocher à mon souvenir, mais de vous retourner vers la vie.

Ne soyez pas tristes. Je suis mort, mais cela n'est rien. J'ai obtenu la plus belle part. Vivez votre vie. Ma plus grande joie au ciel est de vous voir non pas accrochés au souvenir des morts, mais vivant votre propre vie, sans crainte et sans peur. La gloire de Dieu, c'est l'homme vivant, nous dit Saint Irénée. Soyez donc des vivants.

Je ne saurais que trop vous inviter à regarder ce monde et vos proches avec émerveillement. Nous avons tant de chance d'être nés, d'avoir reçu la vie. Et qui plus est, d'être nés en France, d'avoir reçu une éducation, d'être les héritiers privilégiés de générations de penseurs, d'inventeurs, de travailleurs qui nous ont civilisés de façon merveilleuse.

Pour beaucoup d'entre nous, nous avons aussi ce trésor de la foi catholique, transmise par nos parents, ou découverte par nos rencontres et notre écoute, cette foi qui a donné et donne au monde de si beaux fruits et qui nous invite à rendre grâce pour l'amour reçu et l'amour donné.

Je crois en Dieu Créateur mais aussi en Jésus Sauveur, Jésus Dieu fait homme, mort et ressuscité pour notre humanité. C'est sa parfaite humanité qui me fait croire à sa divinité. Il n'a pas rendu la violence pour la violence, le mal pour le mal. Il a absorbé le mal et l'a porté sur lui pour que le mal et la mort soient vaincus et qu'ils soient transformés par la résurrection en un bien pour tous et une vie éternelle.

Je sais que ces phrases sont inaudibles pour beaucoup, parce qu'ils n'ont pas la foi. Il m'a fallu du temps pour comprendre et accepter ce don de la foi, pour reconnaître la beauté de l'église catholique, la merveille du message évangélique, et découvrir la vérité, la vie et le chemin qu'est le Christ. Cette foi me fait dire que nous nous retrouverons un jour dans l'autre monde et que tout ce que nous avons vécu n'est pas perdu.

Comment pourriez-vous douter que je suis aujourd'hui auprès de ce Seigneur, malgré toute la peine que j'ai pu lui faire dans ma vie ?

C'est une belle chose que l'église de pierre où vous êtes en ce moment pour célébrer mes funérailles. Mais l'Eglise comme assemblée spirituelle où nous nous retrouverons un jour va bien au-delà de ces murs, de ce clergé, de ces rites, car elle est déjà le ciel sur la terre, avec sa cohorte de bien-portants et de boiteux, d'aveugles et de visionnaires, de mal-foutus et de belles filles et beaux garçons, rachetés par l'amour divin pour ne faire qu'une belle cohorte auprès de Dieu lui-même.

Je vous ai quittés avec regret mais sans angoisse. Je ne doutais pas de la bonté de Celui de qui j'ai reçu la vie, la foi et le salut. Je suis désormais auprès de lui et je prie pour vous afin que, vous aussi, vous viviez en lui rendant grâce et que vous veniez un jour me rejoindre là où je suis,

Vous avez des yeux, voyez ! des oreilles, ouvrez-les ! et entendez l'appel qui est en vous, un appel à la conversion du cœur. Implorez la miséricorde divine. Vivez et rendez grâce à Dieu en célébrant son nom car nous sommes des merveilles à ses yeux.

Avec le psalmiste, osons le reconnaître :

« Je m'émerveille de moi, Seigneur ! Car c'est toi qui m'as fait. Tu m'as fait pour toi. Je suis fait par toi et pour toi.

« C'est toi qui as créé mes reins, qui m'as tissé dans le sein de ma mère. Je reconnais devant toi le prodige, l'être étonnant que je suis : étonnantes sont tes œuvres, toute mon âme le sait »

Psaume 138 versets 13 et 14

DE MON AME A MON CORPS DEFUNT

Maintenant que mon âme est séparée de mon corps, je me dois de lui laisser la parole :

« Adieu mon corps. Merci ! Tu as été un bon et fidèle serviteur.

Tu m'as porté pendant de longues années. Je ne pensais pas que tu résisterais si longtemps à mes caprices et aux tortures que je t'ai fait subir. Tu as été exceptionnellement robuste.

Tu m'as donné beaucoup de bonheur, de petites et de grandes joies et parfois quelques peines...

Tu m'as fait rencontrer des personnes merveilleuses, dont certaines d'ailleurs me lisent ou m'entendent peut-être aujourd'hui...

Mon très cher corps, maintenant que nous sommes séparés, je voudrais te dire combien j'ai apprécié que tu m'héberges pendant ma vie terrestre.

Merci à tes oreilles qui m'ont fait goûter la musique des jours. Elles m'ont donné la joie d'entendre les paroles de ma douce Chantal, les cris de mes enfants, leurs éclats de rire... Et parfois leurs pleurs et leurs gémissements.

Merci à ton nez qui m'a fait humer l'air frais des petits matins, le parfum des femmes enjôleuses, et parfois les puanteurs de la rue.

Merci à tes yeux. Oh ces yeux, qu'ils m'ont été chers ! Ils m'ont ouvert sur les beautés terrestres, sur la courbe des collines, le galbe des hanches, la rondeur des seins et toutes les formes et les couleurs qui égayent ce monde habité.

Merci à ta bouche qui a fait de moi un être parfois trop bavard et bien gourmand. Merci à ton palais qui m'a fait apprécier les saveurs acides ou sucrées de la cuisine familiale.

Merci à tes mains, à tes doigts qui m'ont fait toucher la douceur des peaux et la rudesse des rocs.

Merci à tes jambes, à tes genoux qui m'ont porté tout au long de ces années sans trop faiblir.

Merci à ton cœur qui a tenu bon jusqu'au bout, Et à cet autre joli cœur, qui se prénomme Chantal.

Merci, cher vieux corps ! Pardonne-moi de t'avoir parfois maltraité, de ne pas t'avoir assez soigné quand tu étais blessé ou vieillissant. Par toi, j'ai connu la vie humaine et ce n'est que justice de te rendre à la terre aujourd'hui où tu vas t'allonger pour un repos bien mérité.

Tu te perpétues sur cette terre sous d'autres formes, car tu m'as donné la joie d'avoir des enfants et des petits-enfants. Je n'ai pas toujours eu des mots tendres et bienveillants pour chacun d'eux. Mais ils ont reçu la vie et un corps neuf dont j'espère qu'ils feront bon usage pour abriter leur propre âme et inventer leur vie.

Maintenant que je t'ai quitté, je suis ailleurs. On se retrouvera un jour, au dernier jour, à la résurrection de la chair, avec la foule des parents et amis déjà partis et ceux qui viendront les rejoindre.

Merci encore, mon très cher corps. Tu m'as donné le bonheur d'exister en tant qu'humain sur cette terre, ce qui n'a pas de prix. »

MA DOUCE AMIE LA MORT

Ma douce amie la mort
A fait la moue.
Ah là là !
J'ai accroché ma mort
Au clou du vestiaire des partants
Comme un manteau usé.
Je la décrocherai
Le temps venu
Pour m'en aller
Encore plus loin,
Au Royaume des ressuscités.

A travers le froid, je m'en irai.
Ah ! mon amie la mort,
Tu peux faire la moue.
Au dernier jour,
Tu croiras me tenir
Dans tes bras glacés
Pour toujours.
Mais je t'aurai échappé.
Les bras de la croix
M'auront attrapé
Ils emporteront mon âme
Où tu ne peux aller.
Mort, où est ta victoire ?

DE LA VIE ET DE LA MORT

LA VIE

Je regarde un moucheron qui vient d'atterrir sur ma feuille de papier. Minuscule insecte. Il est immobile. Est-il mort ? Est-il vivant ? La vie ne se voit pas, ne se décrit pas. On ne peut que l'observer à travers des manifestations extérieures : le mouvement, les battements du cœur, les flux internes, la capacité de se transmettre. Mais encore peut-on se tromper : les feuilles mortes sont agitées par le vent, mais elles sont mortes...

Qu'est-ce que la vie ? Impossible de dire de quoi elle est faite : de palpitations, d'une sorte de moteur interne avec son carburant, ses consommables et ses flux ? Un processus ? Mais qui est capable de le créer, de l'initier ? Et encore l'aurait-on créé en faisant une manipulation physico-chimique, comment affirmer que c'est cela la vie ? On aura peut-être créé un organisme animé, qui naît, vit et meurt, mais ensuite aura-t-il une conscience réflexive et se transmettra-t-il à d'autres pour donner naissance à des lignées vivantes ?

Le démarrage de la vie est d'ailleurs l'un des moments les plus mystérieux. Car que constate-t-on ? Elle démarre dans un germe, dans une semence qui paraît inerte au commencement mais qui dans certaines conditions d'environnement se réveille, se met à pousser, à grandir pour devenir un être complet, autonome, pouvant lui-même se reproduire.

Tout est-il dans le génome, l'ARN, les protéines ? Et si on fabrique un chromosome artificiel, deviendra-t-il un être vivant par sa configuration même, par sa simple architecture et sa composition physico-chimique ?

Il semble que seule nous est accessible la combinatoire, le réarrangement des choses et non l'accès à la vie même, à

l'impulsion qui fait battre la vie, que ce soit dans les végétaux, les êtres animés et ceux que nous appelons les vivants. Me tromperais-je ? On n'a pas encore découvert la vie, mais seulement des êtres vivants.

LA MORT COMME UN BIENFAIT

On peut considérer la mort comme un bienfait.

Si nous devons vivre éternellement sur cette terre, quelle angoisse et quelle horreur ! Nous serions des dizaines de milliards à devoir nous serrer comme des anchois, endurer éternellement des injustices ou des malheurs, coexister avec des anciens et des plus jeunes sans vraiment les comprendre, nous battre sans pouvoir tuer des adversaires devenus immortels eux-aussi. La mort du corps est une belle invention pour faire le ménage sur terre et rendre ce monde vivable quand nous y passons.

En un siècle, la population mondiale est passée de moins de 3 milliards d'humains à bientôt 9 milliards, grâce notamment à l'amélioration de l'hygiène et de la médecine. Nous pourrions accroître ce nombre presque à l'infini en utilisant des techniques de fécondation artificielle, de congélation ou de clonages. Serait-ce un bien ? Serait-ce un mal ? Nous croyons que la vie est un merveilleux cadeau. Nous qui avons eu la chance d'être nés, nous pourrions nous dire que nous ne devrions refuser ce cadeau à aucun être potentiel, et donc jouer à la multiplication des hommes sur terre, sans aucune limite. On voit les problèmes auxquels cela conduirait, car si nous sommes effectivement capables de sauver de morts précoces des centaines de millions d'êtres humains ou de multiplier les naissances par des techniques élaborées, nous sommes incapables de donner à ces êtres une vie digne de ce nom.

Ce problème n'est cependant pas simple. En matière de contrôle des naissances, nous sommes sur un terrain difficile. Si le don de la vie est un bien, le refuser à un être potentiel, c'est le priver d'une possibilité de bonheur. Aux yeux des croyants, c'est

même lui refuser la possibilité d'un bonheur éternel. C'est donc une très grave responsabilité. Mais faut-il mettre au monde un être qui risque de souffrir toute sa vie, ou qui fera souffrir beaucoup d'autres humains, en vue de lui permettre de participer un jour au bonheur éternel ?

D'un autre côté, sommes-nous vraiment capables de juger de ce que peut devenir un être humain, même quand le pronostic sur sa future qualité de vie est défavorable ? Les exemples d'erreurs de diagnostic ou d'appréciation des situations abondent. On n'aurait pas laissé naître un Beethoven, ni un Mozart, ni beaucoup d'autres grands génies ou grands saints si on avait suivi les conseils de bien des médecins ou psychosociologues d'aujourd'hui. Nous sommes souvent très pessimistes ou nous refusons de faire confiance à la Providence et à la capacité des êtres humains à vivre et à surmonter les difficultés.

En réalité, nous disposons d'un pouvoir de vie et de mort sur des milliards d'êtres humains potentiels, mais nous ne savons pas comment utiliser ce pouvoir. Nous n'avons pas de critères sûrs pour nous guider. Nous sommes devant un mystère. On en parle peu, mais ce mystère est tout aussi profond que celui du mal. Comment Dieu permet-il que tant d'êtres potentiels n'existent pas du fait de notre décision, tant d'êtres qui ne connaîtront jamais le bonheur éternel ?

Il y a par ailleurs nombre de situations absurdes :

D'un côté des femmes qui veulent avoir un enfant qu'elles n'arrivent pas à avoir naturellement et qui font tout pour en avoir, en dépensant du temps et des sommes considérables.

Et d'un autre côté, des femmes qui font tout pour se débarrasser d'un fœtus ou d'enfants qu'elles ne veulent pas avoir et qui sont prêtes à payer pour cela.

LA POURSUITE DE LA VIE

Le but de la vie, de son terme ou plutôt de sa poursuite n'est-il pas la mort ? Ce semble être un paradoxe mais ce ne l'est pas. Car la mort est ce passage en un au-delà que nous ne connaissons pas, comme le passage qu'accomplit un fœtus quand il sort du sein maternel pour aller au-devant d'une autre vie que celle dont il pensait peut-être que c'était mourir que de la quitter.

En outre, la mort ne nous fait pas quitter totalement le monde des vivants. Elle peut même nous rendre plus présents aux autres, comme un enfant chéri est encore plus présent à ses parents lorsqu'il s'éloigne – parce que la présence physique habitue et banalise la présence plus profonde.

La poursuite de la vie, l'adaptation du vivant pour se perpétuer dans une lignée est une autre réalité aux contours difficiles à cerner mais effective. Il y a aussi le mystère de ceux qui n'ont pas d'enfants mais qui participent à la poursuite de la vie par leur cousinage et par leur fécondité intellectuelle, artistique, morale ou spirituelle, comme il y a le mystère des apports à la vie des grands mystiques, des prophètes, des grands philosophes et des grands saints.

Ce que nous avons fait et qui semblait si minime, le voilà qui se perpétue à travers les êtres et les générations et qui oriente – ou désoriente – la pointe mouvante de la vie et de l'esprit dans l'univers, à travers les hommes. Si nous avons été mauvais, méchants, repliés, avides, c'est ce mal, cette avidité qui se perpétue et grandit. Si c'est le bien, c'est ce bien qui influence et fait grandir le genre humain. La vie éternelle commence ici et maintenant et non dans un ailleurs physique illusoire.

Apprendre à se déprendre de cette vie terrestre pour la laisser à d'autres, – mais la laisser dans de meilleures conditions qu'on l'a trouvée, avec un progrès dans l'ordre du salut humain, dans l'ordre de la destinée humaine, voilà la vocation à laquelle tout homme est appelé.

Bien que morts, nous continuons en effet à vivre par tout ce que nous avons éveillé de meilleur – ou de pire – dans le monde et dans le cœur des autres. Nous continuons à vivre éternellement dans le bien ou dans le mal, dans le ciel ou dans l'enfer, dans le don ou dans l'enfermement.

Nous ne croyons pas assez à ce que nous pouvons faire de nos vies et dans nos vies, et à la puissance de vie que nous pouvons transmettre au fil des générations. Quand nous gâtons trop nos enfants, quand nous ne les éduquons pas à la générosité, à la bienveillance, à la joie de voir les autres heureux autour d'eux, nous faisons un bien mauvais travail et nous laissons l'humanité dans un moins bon état que nous l'avons trouvée en naissant.

C'est pourquoi la qualité de l'éducation et de la transmission de ce que nous avons fait de bien est si importante.

C'est pourquoi aussi nous devons mourir car notre mort signifie naissance et commencement pour d'autres et possibilité de progrès et de croissance dans l'humanité. « Il faut que je m'efface et diminue pour que lui grandisse » dit Jean-Baptiste en parlant de Jésus dont il est le précurseur. C'est vrai de toute vie. Ces vieillards qui s'accrochent à la vie, qui ne veulent pas mourir et qui ne transmettent rien, sont pitoyables.

Le réalisme de la pensée juive fait dire à certains rabbins que la vie après la mort consiste d'abord dans le prolongement de notre vie dans notre lignée. Nous tenons de nos ancêtres nos constituants biologiques et culturels et en un certain sens, nous sommes leur corps poursuivi, immortel, réincarné. Nous

sommes faits d'un tissu spirituel et matériel de tous ceux qui nous ont précédés.

Nous nous perpétuons nous-mêmes, à notre tour, dans les générations nouvelles car nos vies, nos constituants et nos actes bons ou mauvais ont un impact sur elles.

Nous sommes immortels parce que cette filiation nous rattache à la création qui nous a produit et qui nous survivra après la mort, en intégrant tout ce que nous aurons été nous-mêmes. Nous sommes un corps vivant. L'humanité entière est un corps qui vit et perpétue la vie à tous ses membres. Nous continuons à exister indéfiniment sous cette forme après la mort.

Abraham, Isaac Jacob sont des vivants, et non des morts, en ce sens, parce qu'ils donnent à d'autres corps un peu d'eux-mêmes, et ce, jusqu'à la fin des temps. Leur Dieu est le Dieu des vivants et non des morts, car ces prophètes continuent à vivre à travers toutes les générations qui se sont inscrites dans leur sillage, qui vivent de leur message et qui bénéficient de tout ce qu'ils ont été pour l'humanité.

De même, le Christ continue à vivre en nous comme source de notre propre humanité, car il nous a transmis non seulement notre chair, mais aussi sa substance divine par la Bonne nouvelle et par son Eglise. Nous sommes son corps prolongé, son corps mystique, son corps ressuscité, en ce sens très concret et réaliste où l'entendent les Juifs. Nous sommes les générations Jésus-Christ !

Et le monde ne pourra plus jamais être comme avant car le Christ nous transmet plus qu'un message mais la vie divine.

À cette vision vient s'ajouter celle de la résurrection finale, « à la fin des temps », ce qui reste un grand mystère comme le sont la création de l'univers, la vie, la conscience, la sensibilité, le psychisme humain, le temps, l'être. Mystère pas moins

insondable que celui de la vie en Dieu, de la résurrection de la chair, de la vie éternelle, affirmé par le credo.

S'il n'y a pas de vie après la mort, quelle conduite morale peut-on fonder sans croyance en l'immortalité de l'âme ?

Les articles du Décalogue contiennent, semble-t-il, des réponses valables même pour des non-croyants.

« Tu ne tueras point ». Pourquoi ? Pour ne pas être tué toi-même. Parce que tu considères que la vie est un bien universel dont tu profites et donc qu'il faut la protéger.

« Tu ne voleras point ». Pourquoi ? Parce que tu te révoltes contre l'injustice car tu admetts par expérience existentielle que le bonheur ne peut être vécu en plénitude que partagé, et donc sans faire le malheur de quiconque autour de toi.

Ces deux commandements du Décalogue et les autres à leur suite énumèrent des conditions qui permettent la paix entre les hommes de toute croyance et le bonheur de chacun.

On peut y ajouter : « Si tu crois qu'il n'y a rien après la mort, ni récompense, ni châtement, et que tu recherches ton bonheur ici-bas, alors ne fais pas aux autres ce que tu ne veux pas qu'on te fasse, et accepte de vivre l'instant présent comme le dernier et le plus bel instant de ta vie »

AUX FRONTIÈRES DE LA VIE

C'est bien au moment de la mort d'un être cher ou de la maladie grave qu'on touche le plus concrètement au mystère de l'humain.

Les enfants le savent bien, eux qui sont si sensibles à cette découverte soudaine que ceux qu'ils aiment peuvent souffrir et disparaître, sans raison, sans prévenir. L'immortalité de l'homme leur semble évidente, naturelle et comme donnée avec la vie, jusqu'au jour où ils découvrent cette amère évidence que l'homme est mortel.

Devant ce spectacle concret de la mort, de la destruction physique d'un être, les convictions de foi en l'éternité de l'homme chancellent et sont remises en cause. Elles doivent alors s'approfondir pour rechercher où se situe en l'homme cette partie éternelle à laquelle ils ne peuvent pas renoncer à croire.

Toute intuition humaine recèle une part de vérité. Cette vérité, le plus souvent, n'est pas là où l'on pensait d'abord naïvement qu'elle était. Elle est souvent au-delà de la première apparence, à un niveau plus profond et plus spirituel. Si le corps disparaît, l'éternité est donc dans une autre partie de l'homme que le corps, une autre partie que nous appelons le cœur, l'esprit ou l'âme.

LE TEMPS POUR DIEU

Saint Irénée nous dit que « vivre véritablement, c'est être présent à la mort ». Abandonner son propre temps pour le remettre à Dieu par la prière, c'est en effet consentir en quelque sorte à s'extraire de la jouissance pour soi du temps présent pour se mettre déjà, du temps de sa vie, dans la jouissance de ce temps pour Dieu. C'est déplacer le curseur entre le temps d'avant la mort et le temps d'après la mort. C'est avancer le temps de l'éternité, celui dont nous jouirons après notre mort et durant lequel – si Dieu le veut – nous ne ferons plus que contempler sa gloire, que partager sa vie, que le louer et le chanter dans la plénitude de la grâce dont nous serons comblés.

La mort creuse en nous un vide par où Dieu nous rejoint et par où nous rejoignons Dieu. Saint Grégoire le Grand résume ce parcours en affirmant : « La vie nous est donnée pour chercher Dieu, la mort pour le trouver, la vie éternelle pour le posséder. »

En contemplant la mort de Jésus, nous pouvons le suivre dans son retour à Dieu son Père au terme d'une dernière étape, celle de la croix. Il remet son esprit à Dieu mais avant de mourir sur la croix, il fait un dernier geste qui est le don de sa vie pour nous tous à travers Jean et Marie. Torturé, crucifié, mais sachant le vide et l'absence que va creuser sa mort dans le cœur de sa mère, il lui donne Jean comme fils adoptif...

Humainement, c'est le moment de la plus grande séparation, mais sur un plan spirituel c'est le moment de la plus grande intimité de Dieu et des hommes : Mort du Christ d'un côté – naissance de l'Eglise de l'autre. Creux dans le corps de Marie causé par la perte de son fils unique – aussitôt comblé par la plénitude de l'adoption de Jean dans ce même cœur. Séparation physique du Christ d'avec les hommes, et en même

temps, engendrement de son corps mystique qu'est l'Eglise par le geste concret d'adoption demandée à Marie, un geste qui nous réunit à Dieu. C'est le moment où le divin féconde l'humain et donne naissance à l'Eglise, corps des croyants.

Jésus se dépossède donc entièrement de lui-même, y compris de sa propre souffrance, en donnant sa vie par amour du Père ; et en même temps il transmet totalement et pour toujours cet amour aux hommes lorsqu'il prononce sur la croix les paroles qui donnent à Marie Jean comme fils adoptif.

DE PROFUNDIS

Psème 130
chanté ou récitè lors des enterrements catholiques

*« Des profondeurs je crie vers toi, Seigneur :
Seigneur, écoute mon appel !
Que ton oreille se fasse attentive au cri de ma prière.*

*Si tu retiens les fautes, Seigneur, qui donc subsistera ?
Mais près de toi se trouve le pardon : je te crains et j'espère.*

*Mon âme attend le Seigneur, je suis sûr de sa parole ;
Mon âme attend plus sûrement le Seigneur qu'un veilleur
n'attend l'aurore.*

*Puisqu'après du Seigneur est la grâce, l'abondance du rachat,
c'est lui qui rachètera Israël de toutes ses fautes.*

*Donne-leur, Seigneur, le repos éternel,
et fais briller sur eux la lumière sans fin. »*

TABLE DES MATIERES

PROMENADE AU CIMETIERE.....	1
FIN DE VIE DE MON PERE	3
DERNIERS MOIS DE VIE.....	4
DERNIERE SEMAINE DE VIE.....	9
MORT ET ENTERREMENT.....	25
QUELQUES REACTIONS FAMILIALES.....	29
AUTRES FINS DE VIE.....	33
MORT DE MON GRAND PERE MATERNEL	35
MORT DE NOTRE TANTE THERESE	37
FIN DE VIE DE MON BEAU-PÈRE.....	41
MORT D'UNE AMIE DE NOTRE FILLE MARIE	46
FRANÇOIS MITTERAND A L'ENS	48
MORT D'UN VOISIN D'IMMEUBLE.....	49
COMPAGNONAGE AVEC UNE MORTE	51
ANTICIPATIONS.....	53
TEMPS DE VIE. TEMPS COMPTÉ.....	54
RESTER VIVANT	56
MA MORT	58
TEXTE POUR MES FUNÉRAILLES.....	60
DE MON AME A MON CORPS DEFUNT.....	63
MA DOUCE AMIE LA MORT	65
DE LA VIE ET DE LA MORT	67
LA VIE	68
LA MORT COMME UN BIENFAIT.....	70
LA POURSUITE DE LA VIE.....	72
AUX FRONTIÈRES DE LA VIE	76
LE TEMPS POUR DIEU.....	77
DE PROFUNDIS.....	79



Lyon, en l'an de grâce 2024

*Pour commander ce livre
et les autres écrits du même auteur :*
www.houot.com/editeur

